4099. — 75e ANNÉE. — N° 42. PARAIT TOUS LES SAMEDIS Samedi 16 Octobre 1909.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne, Paris, IIe arr.)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉATRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. Critiques musicaux de jadis ou de naguère (10e article), RAYMOND BOUYER. — II. Semaine théâtrale : première représentation de *la Cornette*, à l'Athénée, PAUL-ÉMILE CHEVALIER. — III. A propos des *Huguenots*, correspondance, CAMILLE SAINT-SAËNS. — IV. Berlioziana : Berlioz, directeur de concerts symphoniques (1er article), JULIEN TIERSOT. — V. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

TROP TARD

nouvelle mélodie de THÉODORE DUBOIS, poésie de SULLY-PRUDHOMME. — **Suivra immédiatement :** *Les Demoiselles blanches*, n° 10 des *Chansons rustiques*, de JAQUES-DALCROZE.

MUSIQUE DE PIANO

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Valse-humoresque*, de I. PHILIPP. — **Suivra immédiatement :** *Impromptu* en *sol* mineur, de A. PÉRILHOU.

CRITIQUES MUSICAUX DE JADIS OU DE NAGUÈRE

I

ESSAI SUR LA CRITIQUE MUSICALE, EN GUISE DE PRÉFACE

A mes confrères d'aujourd'hui.

§ 9.

— Vous avez fait beaucoup d'honneur à la première guerre musicale, en interprétant son néant. Que signifie la seconde?

— La même chose peut-être, mais inversement, avec plus d'esprit dans l'incompétence et plus de sentimentalité dans l'esprit. Le temps marche ; et vingt ans font beaucoup de ruines, en musique surtout : *grande mortalis œvi spatium*... Déjà, la fréquence et la virulence même des petits couplets vient de nous prouver sans pédanterie que la question musicale existe; autrefois, aux premiers temps des *Dafne* primitives ou des *Orfeo* plaintifs, la polémique était toute littéraire entre les poètes lettrés des cours italiennes : c'était l'heure où la tragédie renaissante se croyait grecque, où le paysage nouveau-né se voulait « historique » : Athènes exaltait Venise. Et plus tard, sous le Grand Roy, les magots français de La Grille caricaturaient l'emphatique opéra de Lulli : c'étaient les seuls critiques musicaux du temps ; c'était l'âge d'or de la critique. A la niaise malice des épigrammes lullistes, le premier duel musical oppose la prophétie du vieux Campra, qui devina son nouveau rival, ou les lettres vibrantes d'un « Ramoneur » convaincu, le commissaire Dubuisson, qui méritera l'honneur d'une particulière *interview*. La musique est devenue dès lors une grande personne, dont le moindre geste est aussitôt notoire ; et la hardiesse musicale des héroïnes de Rameau n'est pas moins commentée par le beau monde que les grâces vertueuses de Mlle Sallé.

— Je viens de lire, avec un profit charmant, son biographe (1), après avoir été revoir, à Saint-Quentin, le portrait de Mlle Fel immortalisée par le crayon vivant de La Tour.

— C'est toute la vieille France en un petit livre ou dans un vieux cadre. Mais, bientôt, savante ou naïve, la froide majesté de l'opéra français devra tenir tête à l'intrusion de la Sirène italienne qui vient gambader royalement sur notre scène, après avoir ensorcelé toutes les cours d'Europe, l'Angleterre de Purcell et de Haendel, l'Allemagne de Keyser et de Hasse, sans oublier les airs à vocalises ni les ornements très italiens du plus grand des Bach... Ce n'était point la première fois que le vieux « préjugé » du « goût français » se heurtait à l'italianisme ; et la sourde rivalité remonte à plus d'un siècle, à l'heure où le ministre italien d'une régente étrangère avait appelé l'opéra ; mais, jusqu'ici, l'antique et solennelle prévention s'était montrée la plus forte : aller en Italie, c'était le salut du peintre et la perte du compositeur ; il est juste d'ajouter qu'Alessandro Scarlatti n'était pas Raphaël ; c'était plutôt Solimène ou Pierre de Cortone... L'apogée de la musique italienne a coïncidé, comme la floraison tardive du paysage, avec la décadence de la peinture...

— Il n'en est pas moins curieux de constater qu'à l'heure précise où la venue de la Sirène italienne va faire tourner plus d'une tête française, François Boucher, le peintre décadent des Grâces, dira carrément au nouveau prix de Rome de 1752, qui venait d'avoir vingt ans et qu'on appelait Frago : « Mon garçon, ne regarde, là-bas, ni Michel-Ange ni Raphaël ; car si tu suis ces gens-là, tu es perdu ! »

— Le rapprochement peut exercer votre rhétorique ; mais les deux faits parallèles ne sont nullement contradictoires : car, encore une fois, feu Pergolèse ne ressemble à Raphaël que par la tendresse de son cœur et par la brièveté de sa vie ; et la *Serva Padrona* ne descend pas de *l'École d'Athènes*... Mais revenons à nos moutons français, qui ne se déchirent pas encore ; entre les deux musiques rivales, c'est, pendant de longues années, le calme apparent, malgré quelques enthousiasmes épars ou quelques discussions intermittentes (2) où les abbés se distinguent en se partageant : depuis un demi-siècle, après Raguenet, dilettante, c'est l'abbé Dubos, plus classique, qui met « une belle sympho-

(1) ÉMILE DACIER, *Une Danseuse de l'Opéra sous Louis XV, Mlle Sallé (1707-1756)*, d'après des documents inédits, avec un portrait d'après le pastel de La Tour, exposé au salon de 1741 (Paris, Plon, 1909).

(2) V. une *Histoire poétique de la guerre récemment survenue entre les Anciens et les Modernes*, par M. de Callières (Paris, Auboin, 1688) ; — les *Parallèles* et *Comparaisons*, déjà cités (1702-06) ; — une *Dissertation sur la musique italienne et sur la musique françoise*, par M. de L.-T. (*Mercure de France*, novembre 1713), etc., etc.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

nie » de Lulli sous l'égide de Quintilien (1) ; plus tard, dans l'intermède de dix-neuf ans qui sépare les deux premières guerres musicales (2), c'est l'abbé Mably, le frère exalté de Condillac, qui prélude à ses travaux d'historien moraliste en disant spirituellement leur fait à quelques travers de notre sage opéra français (3) ; nous sommes en 1741. C'est l'année même où le P. André n'oublie point, dans son *Essai sur le Beau* (4), « *la dispute qui s'élève depuis quelque tems sur la préséance entre la Musique Italienne et la Musique Françoise* », ajoutant avec la pénétration d'un solitaire aussi savant qu'observateur :

Mais je ne sçais si elle fait plus d'honneur (5) à notre goût. Il y a soixante ans que la Musique Françoise, qui se contente, dans ses compositions, de parer modestement la nature, l'emportoit, sans contradiction, sur tous les brillans de la Musique Italienne. Lulli, quoique Italien de génie et de naissance, mais François d'éducation et de goût, l'avoit rendu par-tout victorieuse. Je pourrois citer en sa faveur le témoignage de toute l'Europe, qu'elle attiroit à Paris. La Musique Italienne, qui ne laissoit pas dès-lors de nous être fort connue, ne lui servoit encore que d'ombre ; mais depuis quelques années, Lulli commence à devenir ancien. Voilà le moment fatal de la révolution : cela suffit à mille gens pour le reléguer presqu'au rang des Musiciens Grecs. Il n'est pourtant pas si abandonné qu'il n'ait encore nombre de partisans ; mais combien de tems tiendront-ils contre le torrent de la mode ?

Ce jésuite breton, qui déclare avoir lu tous les auteurs qu'il a pu trouver sur la musique « depuis Aristoxène jusqu'à M. Rameau », ne vous semble-t-il pas, mon cher confrère, un assez délicat critique musical ? Mais on n'arrête pas « le torrent de la mode » ; et malgré tous les Lullistes, et malgré Rameau, que le P. André nomme « un nouveau musicien qui semble partager tout Paris », c'est, insensiblement, le *crescendo* de l'influence italienne, dont les petites qualités et les grands défauts correspondent à merveille, et par leur vivacité même, à tous les emballements du siècle de Louis XV : j'use à dessein de cette image aussi parisienne que peu classique, et vous me pardonnerez l'anachronisme au nom de Fragonard ou de Boucher.

— Rassurez-vous ; le P. André n'a pas entendu.

— Bref, c'est l'Italie qui vient nous conquérir, l'Italie que la vieillesse, enfin triomphante, de Rameau regrette parfois de n'avoir pas étudiée de plus près ; et voici du nouveau.

— De grâce, ne me donnez pas une fausse joie !

— Quand Rameau, plus qu'octogénaire, s'éteint le 12 septembre 1764, à l'hôtel d'Effiat, rue des Bons-Enfants, voici douze ans déjà qu'une nouvelle querelle divise les protecteurs fidèles de la musique française et les nouveaux amants de la musique italienne : après de longs préliminaires, c'est la guerre ouverte entre deux âmes, entre deux langues, entre deux races. Lulli et Rameau, ces adversaires de la veille, sont (comme on dit très vulgairement) jetés dans le même sac, avec la pompeuse et pesante tragédie lyrique à laquelle la virtuosité des beaux chanteurs transalpins lance un brillant défi : gare à notre alexandrin solennel, encadré de cadences parfaites et de toute la machinerie du théâtre ! C'est la grandeur du *spectacle* aux prises avec les voluptés du *concert ;* et, de son côté, l'amour nouveau d'un philosophe, volontairement dépoudré, pour la nature, dont les abbés préconisaient « l'imitation » (6) sans la comprendre, en veut mortellement au faste empesé de notre vieil opéra qui contient des dieux, des évocations, des allégories, des changements à vue, le tonnerre, un monstre, absolument comme les féeries futures de Bayreuth.

— Le fantôme géant de Richard Wagner vous obsède en plein siècle des Grâces...

(1) Dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* (Paris, 1719).

(2) Exactement, du 1er octobre 1733 au 2 août 1752.

(3) Dans ses *Lettres à Mme la marquise de P... sur l'Opéra* (Paris 1741), dont M. Frédéric Hellouin donne un extrait très ingénieux, à la page 38 de son *Essai*.

(4) Quatrième Discours *Sur le Beau musical*, pages 152-154 de la *nouvelle édition* (Paris, Ganeau, 1770).

(5) Que « la fameuse querelle entre les partisans de l'ancienne Musique et ceux de la Moderne » ; et la finesse de l'érudit conclut : « La question, d'ailleurs, n'est pas fort importante, ni même trop raisonnable : nous n'avons plus les pièces musicales des Anciens, où, apparemment, le génie et le goût répandoient des grâces que les livres ne sçauroient exprimer... ».

(6) Se rappeler le traité longtemps célèbre de l'abbé Le Batteux, *les Beaux-Arts réduits à un seul principe* (Paris, 1746). — « L'imitation de la nature », c'est le mot d'ordre au milieu de la société la plus joliment factice et maquillée, qui commence à se lasser de son fard...

— L'heure a changé : voici les *Bouffons*. C'est le 2 août 1752 qu'une troupe italienne inaugure ce que nous appellerions aujourd'hui sa « saison » sur la propre scène de l'Opéra par *la Serva Padrona*, passée inaperçue à Paris six ans plus tôt (1). Hier, c'était l'indifférence ; aujourd'hui, c'est un délire. Or, le premier tome de l'irrévérencieuse *Encyclopédie* a paru l'année précédente ; et nos philosophes n'avaient pas attendu l'invasion des Italiens pour ouvrir le feu contre l'ancien opéra français : il serait impertinent de rappeler des faits connus ici mieux qu'ailleurs (2) ; et notre seule ambition serait de caractériser vivement la philosophie de ces premières hostilités musicales, où la critique française s'éveille à la conscience de posséder bec et ongles ; avec la guerre soudaine des Bouffons, la critique militante prend son vol, au beau milieu du XVIIIe siècle, comme la critique scientifique débutera vers la fin du XIXe, devenu depuis peu « le siècle dernier » : deux aurores capitales, dans l'évolution de la critique appliquée au plus insaisissable de tous les arts inventés pour le divertissement de la vie !

— Ce divertissement consiste maintes fois dans une bataille ; et les hommes, les mélomanes surtout, dirait-on, sont de grands enfants qui ne semblent jamais si joyeux qu'en échangeant des coups ! La paix universelle est la plus mélodieuse des utopies.

— Puisque vous aimez les coups, en voici. Je les résume, en laissant prudemment aux érudits l'érudition ; cependant que j'évoque les critiques batailleurs de jadis, je cite le plus souvent possible les historiens généralement plus apaisés d'aujourd'hui ; je les nommerai toujours sans déplaisir, et si jamais je les pille involontairement, qu'ils ne voient dans mon oublieux souvenir qu'un effet spontané de ma gratitude.

— Celui qu'on nomme aujourd'hui le prince de la critique (3) a dit à peu près que s'il est honorable d'être le fils de ses œuvres, il est peut-être encore plus correct d'être le père de ses ouvrages... Je vous garantis l'idée, non les termes.

— Et ce critique est de race française. En fin de compte, la meilleure partie de notre improvisation sur la critique musicale, et je veux dire la moins immédiatement caduque, ne sera-t-elle point la série des *notes* où nous avons plaisir à nommer nos aînés, à répéter leurs noms, à commenter leurs commentaires, à citer leurs citations du passé ? L'histoire, même légendaire, ne s'improvise pas en une heure, en rêvant sur un rocher d'exil avec l'érudition du prince défunt des poètes (4), en causant plus familièrement, comme nous, parmi les bouquins poudreux ; le rêve même de l'histoire a besoin de quelques modestes fiches, et les plus brillants tournois seraient anéantis comme les combattants, s'ils ne dormaient leur sommeil dans la poussière savante des archives... Interprétons seulement ces batailles lointaines, pour en faire sans prétention, mais comme on dit maintenant, « la critique ».

— N'ayant jamais pris part à l'action, je vous écoute avec sérénité.

(A suivre.) RAYMOND BOUYER.

(1) Ce petit ouvrage inspiré, qui date de la fin de 1731, avait été joué le mardi 4 octobre 1746, à Paris.

(2) Les lecteurs du *Ménestrel* ont lu les premiers les travaux suivants : ARTHUR POUGIN, *Jean-Jacques Rousseau musicien* (1900, Paris, Fischbacher, 1901) et *Un chanteur de l'Opéra au XVIIIe siècle, Pierre Jélyotte* (1904-05) ; — FRÉDÉRIC HELLOUIN, *Mondonville, sa vie et son œuvre*, étude recueillie dans les *Feuillets d'histoire musicale française*, 1re série (Paris, Joanin, 1903) ; — JULIEN TIERSOT, *Soixante ans de la vie de Gluck (1714-1774)*, tout récemment parus (décembre 1907-avril 1909) ; relire, tout particulièrement, le chapitre VII, relatif à cette période raisonnante et batailleuse.

(3) M. Émile Faguet. — V., dans *la Revue Bleue* du 3 juillet 1909, *les Critiques des critiques*, et, dans *la Revue* du 1er octobre, *les Plagiats*.

(4) Allusion brève au cinquantenaire de la première série de *la Légende des Siècles* (26 septembre 1909).

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(POUR LES SEULS ABONNÉS A LA MUSIQUE)

Voici une mélodie : *Trop tard*, dont la poésie de Sully-Prud'homme et la musique de Théodore Dubois sont d'une belle envolée et d'un large sentiment qui prend sa force dans la simplicité. *Et nunc erudimini, juveniles.*